

Jacques

On appelle cela jouer à la maison, et c'était le sentiment, au milieu de cette semaine, lorsque le noir s'est fait dans la salle de projection de la Cinémathèque. Un public conquis d'avance, qui connaissait souvent l'essentiel de son histoire, qu'il allait raconter lors de «son» «Plans Fixes», du nom de cette formidable collection d'entretiens filmés de personnalités romandes, dont la règle est d'être livré sans coupes ni montage.

Plus que l'aventure de son europhilie venue à l'adolescence dans l'Allemagne d'après-guerre, plus que les journaux qu'il a lancés et dirigés, «L'Hebdo», puis ce «Nouveau Quotidien», qui a tant inventé du brin d'insolence journalistique par ici, ce qui frappait dans ce film, c'était sa tentative d'en faire une histoire à la fois limpide et sans trop d'à-coups, comme s'il s'agissait, au moment d'une sorte de bilan de carrière, de préférer le sourire, fut-il un rien veiné d'ironie, à la logique d'affrontement qui fut si souvent la sienne. Un jour, il m'a dit, pour faire court, qu'une soirée réussie avec des amis était celle où il y avait eu tension, voire engueulades: de la vie, quoi!

Et surtout pas un «moment délicieux» passé ensemble. Ça le résume très bien, je trouve.

Il a toujours aimé la baston des idées et le rentre-dedans des opinions. Et quand on buvait un verre, après la projection, nous y allions tous et en riant - c'est obligé - d'un souvenir de séance de rédaction particulièrement houleuse, d'une remarque assassine qu'il avait lâchée sur un sujet trop mou, ou sur un politicien «frileux»: c'est étrange comme ce terme, qu'il utilise beaucoup pour désigner les tièdes, est resté emblématique de sa façon de faire ce métier.

On pourrait dire qu'être un grand journaliste, c'est en avoir marqué d'autres, leur avoir donné envie, courage parfois, entêtement, goût du style, mille choses de ce genre. Nous étions nombreux dans cette salle à lui être ainsi très redevables.

Il n'incite pas aux épanchements. Mais je demeure l'un d'eux et il reste un des maîtres qui m'a fait confiance, m'a engueulé, qui m'a poussé dans mes retranchements, et m'a obligé à tout faire pour ne pas penser seulement avec la meute. Alors, à la fin, quand nous avons applaudi ce film, ce n'était pas tant pour ses propos, cette trajectoire résumée. C'était plutôt, sans trop savoir comment s'y prendre, pour lui dire merci pour tout, pour tout ce journalisme, à Jacques Pilet.

**Christophe
Passer**
Journaliste



Facebook Le Matin Dimanche

Pour retrouver toutes les chroniques